

**LE CUPIDON  
DE CAMPION COLLÈGE**

par

FRANCIS FINN

Nouvelle édition

Éditions Saint-Remi  
– 2010 –

Éditions Saint-Remi  
BP 80 – 33410 CADILLAC  
05 56 76 73 38  
[www.saint-remi.fr](http://www.saint-remi.fr)

## CHAPITRE I

### OU L'ON VOIT CLARENCE ESMOND SE REMETTRE ENTRE LES MAINS DE LA DÉESE DES AVENTURES ET OÙ CETTE DIVINITÉ LE CONFIE À LA GARDE D'UN GARÇON BOUCHER.

C'ÉTAIT une belle matinée de septembre. Les premiers rayons du soleil doraien't les toits du village de McGregor. Blotti entre deux collines dont l'une, abrupte et rocheuse, présentait assez bien l'aspect d'un château-fort en ruines, et dont l'autre, en pente douce, était couronnée de villas élégantes, McGregor, dont les maisons s'étendaient jusqu'au Mississipi, était une des plus jolies bourgades dont pût s'enorgueillir l'État d'Iowa.

Ce matin-là, un jeune garçon était assis sur la jetée, les jambes pendantes au-dessus de l'eau et le visage exprimant une sombre anxiété. Maître Abe Thompson, âgé de seize ans, était en effet fort troublé.

Il était sans abri. Il avait perdu sa place de garçon boucher un peu avant le lever du soleil. Cet événement se rattachait à une différence de soixante-quinze cents relevée dans les comptes du boucher. Abe s'était vu enjoindre, sous les plus effroyables menaces, de débarrasser la place et de ne plus jamais se risquer à franchir à nouveau le seuil de la boucherie. Dès l'âge de douze ans, Abe avait quitté ses parents sans tambour ni trompettes et, depuis lors, il avait passé son temps à se faire mettre à la porte des différentes maisons où il avait trouvé de l'emploi, en amont comme en aval du fleuve. Ce qu'il y avait de particulièrement grave chez Abe, c'est qu'il était incapable de résister à une «impulsion», quelle que fût, d'ailleurs, la nature de cette impulsion.

Il avait reçu de la Providence une mère condescendante et un père indifférent. La discipline de l'école qu'Abe était censé fréquenter, aurait pu lui faire quelque bien. Le malheur est qu'Abe était devenu de bonne heure maître dans l'art de se soustraire à tous les devoirs. Il était donc en bonne voie de devenir une

intéressante recrue pour cette vaste armée de « sans-travail » qui sont le triste ornement de nos routes en été et de nos bas-fonds urbains en hiver. Abe avait, certes, des titres pour occuper bientôt un rang honorable parmi ceux qui possèdent la gentille science de « ne rien faire ».

Quoi qu'il en soit, à l'instant où débute notre histoire, Abe Thompson était de la plus sombre humeur. Son âme était « prête pour la trahison, les stratagèmes et le rapt »<sup>1</sup>. De temps à autre, il jetait un morne regard sur l'eau qui scintillait au soleil. Soudain, il sursauta et ses yeux se fixèrent sur un point déterminé avec une intensité singulière. Parmi les embarcations amarrées le long de la jetée, se trouvait un petit canot qui se balançait gracieusement à la surface de l'eau et dans lequel (il y a des gens qui manquent décidément de soin) se trouvaient une paire de rames et une pagaie.

Abe était encore absorbé dans la contemplation de ce canot et de son contenu, lorsque le son d'une voix mélodieuse et perçante à la fois frappa son oreille. Cette voix entonnait le refrain d'une scie de café-concert à peu près oubliée :

*« Ta-ra-ra-boom-de-ay,  
Ta-ra-ra-boom-de-ay,  
Ta-ra-ra-boom-de-ay,  
Ta-ra-ra-boom-de-ay ! »*

Abe se retourna et aperçut — descendant allégrement la grande et unique rue de McGregor — un joyeux garçon d'environ quatorze ans, vêtu d'un complet marin d'une blancheur immaculée. Le nouveau venu tantôt marchait, tantôt glissait, tantôt sautait de telle manière qu'il était difficile de définir ce qu'il faisait au juste à un moment donné. Il était plutôt petit pour son âge, mais apparemment bien musclé, une grâce particulière revêtait ses mouvements les plus désordonnés et les plus impétueux. Il était blond et sa chevelure bouffante à la manière

---

<sup>1</sup> Note de la traduction. Shakespeare, « *Le marchand de Venise* ». Acte V. Scène I. V, 84-85.

des petites filles de dix à douze ans, lui donnait un aspect quelque peu féminin qu'accentuait encore un teint des plus délicats. Un observateur attentif qui aurait étudié de plus près ses jolis traits n'en aurait pas moins compris à son nez un peu retroussé et à la coupe ferme de son menton carré que le jouvenceau n'était pas de ceux qui se laissent impunément maltraiter. Mais Abe n'était pas un observateur perspicace.

« Dis donc, s'écria-t-il comme l'élégant enfant approchait, quel est donc le jargon que tu nous fais entendre. Ce n'est pas de l'américain, n'est-ce pas ?

— Bonjour, mon beau Monsieur, répliqua l'enfant en soulevant son béret de marin et en s'inclinant avec une certaine affectation, enchanté de faire votre connaissance, mais pourrais-je savoir à qui j'ai l'honneur... ?

— Quel jargon parlais-tu donc tout à l'heure ?

— Le langage, mon beau Monsieur, des grandes aventures. »  
Abe fit la grimace et cracha dédaigneusement dans la rivière.

« Permettez-moi, poursuivit le nouveau venu, de me présenter. J'ai l'honneur de vous informer que l'on me nomme Clarence Esmond. Et vous, quel est votre nom ?

— Je m'appelle Abe Thompson. De quoi es-tu en quête ce matin ? continua Abe qui avait remarqué le regard chargé de convoitise que Clarence attachait à l'embarcation amarrée en face d'eux.

— Qui ? — moi ? » questionna l'enfant.

Il se redressa, rejeta la tête en arrière, leva les yeux au ciel et accompagnant ces paroles d'un geste dramatique continua :

« Je suis à la recherche de la déesse aux beaux yeux, de la déesse des grandes aventures !

— Oh, je t'en prie, parle donc américain !

— Volontiers, jeune homme. Je suis à la recherche de quelque divertissement et, s'il s'en présente un, il sera le bienvenu.

— Est-ce que tu veux aller quelque part ?

— Je désire aller partout à la fois. Je voudrais être ballotté par les flots de l'océan, sur quelque voilier en détresse ; je voudrais être un cow-boy tenant tête à une horde d'Indiens sauvages ; je

voudrais être un soldat dans les tranchées, un matelot dans un sous-marin. En fait, je voudrais être en tous lieux et en même temps.

— Tu sais bien que tu ne peux pas faire cela, bavard que tu es, dit Abe dont les traits rudes trahissaient une antipathie et un dédain croissants.

— Je suis un de ceux, continua Clarence, qui voudraient à la fois avoir mangé leur gâteau et le posséder encore.

— Oh ! par exemple ! s'exclama Abe, en éclatant d'un gros rire. Comment dis-tu cela ? Tu voudrais manger ton gâteau et l'avoir encore ?

— Parfaitement. Je voudrais manger mon gâteau et le posséder en même temps.

— Oh ! est-ce possible ! Eh bien, veux-tu savoir ce que tu es ? demanda Abe en riant d'un air de supériorité consciente d'elle-même.

— Voudrais-tu me le dire ?

— Eh bien, tu es un niais, un sot fieffé.

— Oh ! tu crois ? et Clarence posait la question d'un air triomphant.

— Non seulement je le crois, mais j'en suis sûr.

— Je pense que tu veux dire par là, continua Clarence, que je suis un gaillard qui n'a pas assez de bon sens pour se mettre à l'abri de la pluie quand il pleut.

— Tu es le plus bel imbécile que j'aie jamais rencontré, dit le garçon boucher sur un ton de cordiale franchise.

— Je pense que tu as raison, opina l'enfant d'un air absolument radieux. Quantité de gens m'ont déjà traité d'imbécile. Et je ne me mets en effet jamais à l'abri quand il pleut. J'utilise un imperméable.

— Oh ! s'écria Abe, dont l'humeur méchante se traduisit à nouveau par un rire sarcastique, quel âne tu es !

— Merci infiniment, répondit Clarence de plus en plus radieux. C'est vraiment un plaisir de rencontrer quelqu'un qui vous dise crûment ce qu'il pense de vous. Et il y en a d'autres comme toi, chez vous ?

— Le sort m'a fait fils unique, répondit Clarence. Je suis la lumière qui ravit les yeux de ma mère. Il n'y en a pas d'autres comme moi.

— Je le crois bien !

— À propos, qui t'a donné la permission de sortir ?

— Cela me rappelle, dit Clarence, abandonnant son sourire, que je dois être rentré pour midi, et qu'il est maintenant près de 8 heures et demie. Mais dis-moi, connais-tu bien la rivière ?

— Comme ma poche. Veux-tu que je t'y fasse faire un tour en barque ?

— Y a-t-il quelque chose qui vaille la peine d'être vu ?

— Pour sûr ! Les Roches peintes ! Tout le monde y va. C'est à un mille en descendant la rivière.

— Si nous louions un bateau, voudrais-tu me servir de guide ? Je te donnerais cinquante cents.

— Je puis faire mieux que cela, dit Abe qui devint soudain tout à fait obséquieux. C'est mon canot que tu vois là-bas — cette petite embarcation avec des rames, — je vais pouvoir te conduire aux Roches Peintes et te ramener moyennant un dollar. C'est une affaire, n'est-ce pas ? »

Abe était jeune et manquait totalement d'imagination. Autrement il aurait pu tenter de vendre le canot et quelques-unes des maisons voisines par-dessus le marché pour une somme légèrement supérieure.

« Une affaire ! s'écria Clarence, courant déjà au canot dans lequel il sauta et se tint prêt à ramer. Par ici, vite. Dépêche-toi, mon vieux. »

Le bateau était cadencé à un poteau. Mais Abe était habitué à surmonter des difficultés de ce genre. Il força la serrure sous les yeux de Clarence qui ne remarqua rien et lança le canot dans lequel il sauta et s'assit à la proue.

« Tu ramera et je gouvernerai », dit-il en ramassant la pagaie.

Clarence trempa les avirons dans l'eau, et en quelques coups de rame les deux aventuriers étaient au milieu du courant qui les emporta rapidement. C'était une splendide matinée, claire et fraîche. Le fleuve dont la vaste étendue était semée d'îles, d'îlots,

de lagunes et de courants entre les deux rives de l'Iowa et du Wisconsin, étincelait au soleil. Des oiseaux, en dépit de la saison déjà avancée, emplissaient l'air de leurs chants les plus joyeux. Sur la rive qui appartenait à l'État de Wisconsin de magnifiques collines d'aspect très divers montaient une garde solennelle sur de riantes vallées dont les moissons dorées ondulaient presque jusqu'au bord du fleuve ; sur la rive appartenant à l'Iowa, une chaîne de montagnes escarpées plongeait ses pieds dans l'eau. Le fleuve était limpide et, le courant mis à part, présentait assez bien l'aspect d'un vaste lac.

L'atmosphère, le paysage ensoleillé agissaient sur l'âme de Clarence.

« Hurrah ! s'écria-t-il, brandissant un aviron. Tous sur le pont, pour souhaiter la bienvenue à la déesse aux beaux yeux, à la déesse des grandes aventures ! »

Et la déesse aux beaux yeux, la déesse des grandes aventures ne fut pas sourde à l'appel de notre jeune étourdi. Elle l'attendait en vérité. Leur rencontre était proche et leur entrevue devait se prolonger longtemps. Et c'est cette rencontre et cette entrevue qui vont faire l'objet de cette très véridique histoire.

## CHAPITRE II

### OÙ LE STEAMER ST-PAUL ET UN VAGABOND VIENNENT EN AIDE À LA DÉESSE AUX BEAUX YEUX.

« | L me semble, remarqua bientôt Abe, que tu es un peu là  
pour ramer !

— Tu croyais donc qu'on ne n'avait rien appris à l'école ? répliqua le jeune *dandy* tout en faisant voler le canot à la surface de l'eau d'un coup de rame égal et vigoureux.

— Qu'est-ce que tu nous racontes ? Il n'y a pas d'écoles pour apprendre à ramer.

— Possible, mon beau Monsieur, répondit Clarence, qu'il n'y ait pas d'écoles qui portent un tel nom ; cependant, je n'ai pas de



raison de te cacher que j'ai fréquenté l'Académie de Clermont dans l'État de New-York, maison d'éducation pour jeunes garçons, comme dit le prospectus, où, moyennant la bagatelle de neuf cents dollars par an, payable au début de chaque semestre, j'ai appris à jouer au football, au base-ball, au tennis, au basket-ball, à tirer, à nager, à patiner et quelques autres petites choses encore.

— Et tu appelles ça une école ? s'écria Abe avec une moue dédaigneuse.

— Tout le monde appelle cela une école, répondit Clarence avec sérénité, même les enfants en bas-âge sur les genoux de leurs mères.

— Et qu'est-ce que vous faites de la lecture, de l'écriture et de l'arithmétique ? poursuivit son incrédule interlocuteur.

— Oh ! on nous apprend tout cela par-dessus le marché, si nous le désirons. Mais nous pouvons passer tout notre temps à courir et à sauter.

— Une drôle d'école, tout de même ! dit Abe.

— Désolé qu'elle ne te plaise pas. Mais tu n'es pas obligé d'y venir.

— Il n'y a pas d'école pour moi, dit Abe non sans emphase. À propos, pourquoi n'es-tu pas à l'école en ce moment ?

— Parce que maman et papa sont en villégiature par ici. Ils vont partir pour l'Ouest, jusqu'à la côte et papa m'emmène avec lui afin de me connaître un peu mieux la prochaine fois qu'il me verra. Quant à maman, elle a réellement un grand désir de faire ma connaissance.

— Tu ne voudrais pas dire par hasard que tu ne connais ni ton père ni ta mère ? s'écria Abe scandalisé.

— Mais je ne les ai jamais vus depuis l'âge de onze ans et un garçon, cela change beaucoup dans l'espace de trois ans. Maman n'a pas changé autant. Mais elle dit que c'est à peine si elle me connaît. Dis donc, que ce fleuve est beau ! Est-ce qu'on peut s'y baigner ?

— Jamais de la vie ! répondit Abe dont les facultés imaginatives commençaient à s'éveiller. Si tu ne connais pas bien

cette rivière, c'est comme si tu voulais te noyer. Elle a l'air tranquille, continua le jeune vagabond, s'échauffant peu à peu : mais elle est remplie de tourbillons et d'entonnoirs qui vous engloutissent avant qu'on ait eu le temps de s'en apercevoir. Ne te baigne jamais dans ce fleuve sans connaître quelqu'un qui puisse t'indiquer une place sûre. Vois-tu là-bas cette petite maison au toit rouge ?

— Oui.

— Eh bien, l'autre jour, trois petits garçons qui ne connaissaient pas le fleuve se jetèrent à la nage juste en face de cette maison. Tous les trois coulèrent à pic et on ne les revit plus jamais.

— Vraiment ! s'écria Clarence, s'arrêtant de ramer tandis qu'une pâleur soudaine envahissait son visage.

— Oui, Monsieur, affirma Abe, tout en regrettant à part lui de n'avoir pas fixé le nombre des disparus à six ou sept. Et leurs pères sont venus ici pour voir ce que l'on pouvait faire, et l'un d'eux se mit à l'eau et périt à son tour. C'est un fleuve rudement dangereux dans ces parages.

— Alors, tant pis ! dit Clarence se remettant à ramer avec un soupir. Je ne me baignerai pas aujourd'hui comme j'en avais l'intention.

— Oh ! je puis arranger cela, dit Abe, je connais un endroit tout près des Roches peintes où une poule n'hésiterait pas à nager ; c'est tellement sûr ! Oh ! regarde ! continua-t-il, voici le St-Paul.

— Quoi ? où ? s'écria Clarence, abandonnant une fois de plus les rames et tendant le cou dans la direction indiquée. Par St Georges ! Cela vaut la peine d'être vu. D'où vient-il ?

— De St-Louis. C'est un paquebot qui va à St-Paul. »

Le vapeur en question qui venait de franchir un coude du fleuve, était déjà tout près d'eux.

« Ah ! ah ! s'écria Clarence sur un ton de mélodrame, en saisissant à nouveau les rames. La voici ! Je la vois. Maître Abe, dans ce bateau est la déesse aux beaux yeux, la déesse des aventures, et je vole à sa rencontre. »

Tout en parlant, il s'était mis à ramer vigoureusement de manière à gagner le milieu du fleuve.

« Dis, donc, espèce de fou, rugit Abe qui dans son trouble laissa tomber sa pagaie : tu vas nous faire chavirer. Est-ce que tu tiens absolument à te noyer ?

— Pas du tout. Tiens-toi solidement et ne fais pas remuer le bateau ; et puis laisse-moi faire. Nous allons passer tout contre la proue du paquebot et droit dans son chemin. Laisse-moi, te dis-je. Nous pouvons faire cela aisément. »

Ils étaient maintenant tout près du vapeur et il semblait à Abe — comme, d'ailleurs, au capitaine du vaisseau — que la petite embarcation devait fatalement être renversée et engloutie. Abe se rejeta en arrière, le visage d'une pâleur crayeuse, les dents claquantes ; il détourna son visage du grand vaisseau qui approchait. Cependant, il y eut un coup de sifflet strident, une sonnerie de cloche et une manœuvre précipitée à bord du St-Paul. Tandis que le pont avant se remplissait de passagers en proie à une vive excitation, le vapeur stoppa brusquement ; ce que voyant, maître Clarence, qui depuis quelques instants déployait à ramer tout ce qu'il y avait en lui de vigueur, ralentit sensiblement ses efforts et se mit à regarder le grand bateau d'un air interrogateur.

« Dis donc, Abe, ne crois-tu pas que ce bateau est en détresse ? Peut-être a-t-on besoin de notre aide. »

Abe se redressa et osa pour la première fois regarder ce qui se passait.

« Espèce de petit garnement ! rugit le capitaine en se penchant par-dessus bord autant que la prudence le permettait.

— De qui voulez-vous parler, Monsieur ? demanda Clarence.

— De toi, le diable t'emporte ! s'il y avait une demi-douzaine de jeunes imbéciles comme toi sur ce fleuve, je donnerais ma démission et j'irais planter mes choux. C'est à cause de toi que j'ai dû arrêter mon bateau.

— Vous pouvez poursuivre votre route, Monsieur. Je n'avais pas besoin que vous vous arrêtiez. »

Clarence envoya au capitaine son plus gracieux sourire ; il sourit aussi aux passagers et souleva sa casquette.

Il y eut une salve d'applaudissements sur le pont, Clarence fredonna « *Ta-ra-ra-boom-de-ay* », et bientôt les deux aventuriers avaient à nouveau le fleuve pour eux seuls.

« Il a dit que tu étais un petit garnement, dit Abe au bout d'un instant.

— Oui, je l'ai remarqué.

— Eh bien ! il avait raison.

— Mais, il n'y avait aucun danger. Il n'avait pas besoin du tout d'arrêter pour cela son vieux bateau. Je ne le lui avais pas demandé. Et voilà qu'il trouve bon de le faire et de me dire des sottises par-dessus le marché.

— Il a dit que tu étais un imbécile, poursuivit Abe.

— Oh ! cela n'est rien ! Presque tous mes amis me l'ont déjà dit.

— Je n'irai plus en barque avec toi, espèce d'imprudent.

— Cela te serait difficile. Je pars pour la côte aujourd'hui à midi.

— Nous voici arrivés, s'écria bientôt Abe, en pagayant vers la rive. Voici le chemin qui conduit aux Roches Peintes.

— Hurrah pour les Roches Peintes ! s'écria Clarence, tandis qu'à l'aide de quelques rapides coups de rame il faisait accoster son canot au fond de la petite anse.

— Et qu'est-ce que les Roches Peintes ?

— Les habitants de la région, répondit Abe, tout en retirant les rames du canot et les cachant soigneusement dans les herbes qui croissaient au bord de l'eau, les habitants de la contrée les appellent les Roches Peintes, parce que les rochers qui dominent cette colline que tu vois, au lieu d'être blancs comme les autres rochers, sont les uns rouges, les autres oranges, d'autres bleus et de toute sorte d'autres couleurs et les gens disent que les Indiens avaient coutume de venir ici et d'employer la substance de ces roches pour leur peinture de guerre.

— Eh bien ! dit Clarence qui venait de débarquer sur la terre ferme, me voici prêt pour faire l'ascension des Roches Peintes.

Penses-tu que je trouverai au milieu d'elles la déesse des grandes aventures ?

— Je ne sais pas. Viens toujours ; nous pouvons être là-haut en un quart d'heure environ. »

Mais la déesse des aventures était plus près que Clarence ne se l'imaginait. Elle prit, en l'occurrence, la forme d'un vagabond qui, tout en cheminant le long de la voie ferrée de Chicago à Milwaukee et St-Paul vers McGregor, aperçut par hasard un jeune garçon en costume marin de couleur blanche et estima que l'occasion qui se présentait valait la peine de suspendre un instant son voyage.

Abe marchait le premier. Il passa sans avoir été remarqué du chemineau. Clarence qui s'arrêtait à chaque pas pour admirer le paysage, venait ensuite.

« Dites-moi, mon jeune ami, est-ce que je pourrais vous dire un mot ?

— Dites-m'en une douzaine pendant que vous y êtes, répondit Clarence en considérant l'homme aux longs cheveux hirsutes et aux vêtements dépenaillés.

— Je n'ai rien eu à me mettre sous la dent depuis hier soir. Pourriez-vous me faire une petite charité ?

— Avec plaisir, » répondit l'enfant, tirant de sa poche une poignée de monnaie parmi laquelle il choisit une piécette qu'il tendit à l'affamé.

La vue de l'argent a le don d'allumer une étrange flamme dans certains yeux. Les yeux du vagabond étaient de ceux-là.

« Vous portez trop d'argent sur vous pour un petit garçon. Donnez-m'en encore un peu, dit-il.

— Attention ! Sauve-toi ! » hurla Abe qui se tenait à une prudente distance.

Clarence considérait attentivement sa nouvelle connaissance. Il n'y avait pas à se tromper sur la lueur qui s'était allumée dans les yeux du vagabond. Le mendiant s'était métamorphosé en brigand.

« Excusez-moi un instant ! » dit Clarence et, tournant les talons, il se précipita le long de la pente.

Le vagabond était pourvu d'une bonne paire de jambes en excellent état pour une telle course. Il ne fut pas long à se lancer à la poursuite du fuyard.

« Plus vite, plus vite ! criait Abe qui estimait suffisant de donner un bon conseil, Il te rattrape. »

Clarence avait une avance d'environ dix yards ; mais avant qu'il fût loin, il lui parut évident que son adversaire n'était pas novice dans l'art de la course.

Le vagabond gagnait rapidement du terrain.

Soudain Clarence s'arrêta, fit brusquement volte-face, et avant que son persécuteur ait pu se rendre compte de ce qui se passait, il s'était baissé jusqu'à terre et avait saisi des deux bras les genoux de l'homme étonné. Le vagabond s'abattit avec une rudesse à laquelle peu d'hommes sont habitués, et, aidé d'une poussée rapide que lui imprima le bras agile de l'enfant, se mit à rouler le long de la pente à une vitesse accélérée. Avant que, parvenu en bas, il eût pu se dresser sur son séant et passer sa main sur les multiples contusions de sa tête, l'enfant avait rejoint Abe et achevait de grimper allégrement la côte.

Le vagabond ne le revit plus ; mais comme il se relevait pour reprendre son voyage interrompu, une voix vibrante parvint jusqu'à lui du haut de la colline et cette voix chantait triomphalement :

*« Ta-ra-ra-boom-de-ay,  
Ta-ra-ra-boom-de-ay,  
Ta-ra-ra-boom-de-ay,  
Ta-ra-ra-boom-de-ay ! »*

## CHAPITRE III

OUÛ CLARENCE ET SON COMPAGNON, LE GARÇON BOUCHER, DISCUTENT, CHACUN SUIVANT SES LUMIÈRES PERSONNELLES SUR LA POÉSIE ET SUR D'AUTRES SUJETS ÉGALEMENT DIGNES D'INTÉRÊT ET OUÛ TOUT FINIT PAR UN BAIN QUI NE FUT JAMAIS PRIS ET LE CHANT, POUR LA DERNIÈRE FOIS, DE *TA-RA-RA-BOOM-DE-AY*.

TU as été vraiment épatant, dit Abe d'un ton enthousiaste « tout en ouvrant la marche dans le sentier tortueux et escarpé qui conduisait au sommet de la colline. Tu es venu facilement à bout de ce gaillard. Comment as-tu fait pour cela ?

— Je l'ai simplement bloqué.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Tu ne connais donc rien du football ?

— Ma foi, non !

— Eh bien ! quand un type du camp adverse a la balle et traverse en courant le terrain de jeu et que tu désires l'arrêter, tu te baisses jusqu'à ses genoux que tu entoures de tes bras ; et plus il court vite, plus dure est sa chute.

— Je voudrais bien connaître ce jeu-là, observa Abe avec conviction.

— Quel joli petit ruisseau ! poursuivit Clarence désignant du doigt un mince filet d'eau qui coulait le long du sentier. J'aime le murmure de l'eau courante, et toi ? Il doit y avoir une chute d'eau quelque part par ici.

— Il y en a une, un peu plus haut.

— Aimes-tu TENNYSON, Abe ?

— Eh ? Qu'est-ce c'est que ça ? Un autre jeu ?

— Non. Un poète.

— Un quoi ?

— Un poète : quelqu'un qui écrit des vers.

— Je ne lis jamais rien.

— Eh bien ! écoute un peu cela :

*« Je sors de refuges frais et mystérieux,  
Je jaillis soudain à la lumière du jour  
Et je couvre de diamants la bruyère,  
Tandis que je précipite ma course vers la vallée !*

— Bruyère est un nom de plante, dit Abe, dont les sourcils froncés dénotaient une extrême attention.

— Je ne crois pas que tu aies tout à fait saisi le sens de ces vers, dit Clarence d'une voix douce. Mais écoute ceci :

*« Je bavarde, je bavarde tout en courant  
Pour rejoindre la rivière étincelante ;  
Car les hommes peuvent venir et disparaître,  
Mais moi, je coule éternellement.*

— Veux-tu répéter cela ? »

Et Clarence de redire complaisamment et en soignant son élocution, la strophe fameuse.

« Qui a dit cela ? demanda Abe.

— TENNYSON.

— Qu'est-ce qu'il avait à bavarder comme cela ?

— Mais il ne bavardait pas ; c'était le ruisseau qui bavardait.

— Eh bien ! alors, pourquoi ne le dit-il pas ? Il dit : « Je bavarde. »

— Par exemple ! Mais il mettait ces paroles dans la bouche du ruisseau.

— Mais un ruisseau n'a pas de bouche.

— Non ; mais il se mettait à la place du ruisseau. Il imaginait ce que le ruisseau dirait, s'il pouvait parler. Écoute encore un peu. »

Et pour la troisième fois et d'un ton plus déclamatoire encore, Clarence récita le quatrain.

« Tennyson était un fou. On n'a pas idée d'un type qui se prend pour un ruisseau ! S'il était un ruisseau, eh bien ! il ne pourrait pas parler.

— Abe, il n'y a rien à faire avec toi.

— En tout cas, tu n'as pas besoin de me dire des injures.



— Tu es prosaïque à un point !

— Et toi, tu en es un autre, et un menteur encore !

— Oh ! s'écria Clarence, enthousiasmé, voici les Roches Peintes ! »

À côté du ruisseau s'étagaient des rochers creusés en leur milieu d'une assez large caverne ; et dont les teintes variées réjouissaient l'œil. Ces couleurs se superposaient par couches horizontales ; elles étaient gaies et vives avec une prédominance marquée de la teinte rouge.

« C'est ici que les Indiens venaient s'approvisionner en couleurs, répliqua Abe qui oubliait son ressentiment dans le plaisir que lui causait son rôle de Cicérone.

« Ils descendaient ensuite dans la vallée par ce sentier, traversaient le fleuve et attaquaient les Indiens du Wisconsin, sur l'autre rive, avec leurs arcs et leurs flèches. »

Clarence examinait la surface du rocher. Elle était successivement friable et se détachait aisément au frottement.

« Dis donc, Abe, si je te peignais ? Il me semble que tu ferais un beau spécimen d'Indien. »

Et Clarence, armé d'une poignée de poussière rouge, courut, souriant, vers son guide.

« Peins-toi, toi-même et laisse-moi tranquille, grogna Abe, battant rapidement en retraite. Le résultat fut qu'il perdit pied, glissa et tomba dans le ruisseau où il demeura assis plusieurs secondes avant que l'idée lui vînt de se relever.

— Ha, ha, ha ! »

Le rire argentin de Clarence sonnait doux et clair répercuté par de féeriques échos.

Mais si les échos semblaient apprécier cette explosion de joie, il n'en était pas de même du guide furieux.

Le visage de celui-ci était devenu aussi rouge que la crête d'un coq ; il serrait les poings et était sur le point de se précipiter sur son peu méfiant compagnon.

« Oh ! de grâce, écoute donc ! s'écria Clarence avec un tel geste et d'une voix si perçante qu'Abe interloqué, suspendit ses préparatifs de vengeance.

— Les as-tu entendus ?

— Entendus quoi ?

— Les échos. Ce sont les trompes de chasse du pays des fées, sais-tu.

— Les quoi ! s'écria Abe qui avait une religieuse horreur des termes qu'il ne comprenait pas.

— Les cors du pays des fées qui résonnent doucement dans le lointain.

— Et toi, tu déraisonnes. Tiens. — Abe se baissa, ramassa une brindille de bois et la piqua dans l'espèce de patte d'épaules que comportait son surtout bleu. — Fais sauter ce bout de bois de mon épaule ! »

Clarence fixait d'un œil sévère son compagnon courroucé.

« Allons, Abe, ne fais pas le méchant. Tu sais que je te dois un dollar. Si tu mettais un de mes beaux yeux au beurre noir, je serais obligé de réclamer ce dollar à titre de dommages et intérêts et alors que te resterait-il ?

— Eh bien ! alors, tu n'as qu'à ne plus m'insulter avec de grands mots que je ne comprends pas.

— Très bien, Abe. »

Avec de temps à autre un cri qui réveillait les échos sonores, les deux aventuriers poursuivirent leur rude ascension. Ils n'échangeaient, du reste, que peu de paroles. Quand ils eurent atteint la chute d'eau, Clarence ne put s'empêcher, au risque de se casser un membre, de se glisser dans la cavité rocheuse d'où jaillissait l'eau pour, en tendant le cou et en ouvrant la bouche, happer quelques gouttelettes dans leur chute.

« Abe ! prononça-t-il soudain, il me semble que je sais maintenant où demeure la déesse des grandes aventures.

— Ah ! Eh bien ?

— Si j'éprouve jamais le besoin de correspondre avec cette grande dame, je libellerai ainsi mon adresse :

« À la Déesse des grandes aventures,

Cataracte des Fées.

Roches Peintes.

Iowa — États-Unis.

— Laisse-nous tranquilles avec cette déesse des grandes aventures. Je ne crois pas à de pareilles stupidités.

— Très bien, Abe, si tu n'y crois pas, c'est qu'elle n'existe pas. Maintenant, en avant, à l'assaut de la cime. »

Ils continuèrent à grimper d'un pas rapide et, en ce qui concerne Clarence tout au moins, d'un souffle égal. Abe suffoquait littéralement. Sa vie dissolue l'avait vieilli avant l'âge et lui faisait porter le fardeau d'années qui ne pesaient pas encore sur lui. Abe appartenait à cette classe sans cesse plus nombreuse de citoyens américains qui, ayant grandi dans la méconnaissance absolue de toute loi divine ou humaine, sont destinés à une courte existence ici-bas.

Bientôt ils eurent atteint le sommet de la colline.

« Regarde, » s'écria Abe, dont la mauvaise humeur fit place pour un instant à une étincelle d'enthousiasme.

Il s'avança encore de quelques mètres et s'arrêta.

« Oh-h-h-h ! » s'écria Clarence.

Bien loin au-dessous d'eux le fleuve, le large fleuve, déroulant son étincelant ruban, le fleuve avec ses îles couvertes d'une verdure luxuriante, ses replis, ses anses paisibles, ses courants précipités. Au sud-est un autre cours d'eau, encore plus argenté se jetait dans le Mississipi. De part et d'autre les deux fleuves et aussi loin que l'œil pouvait atteindre en amont comme en aval, ondulaient de vertes collines, plus vieilles que les Pyramides, gardant le secret du passé dans un calme que rien ne paraissait devoir troubler jusqu'au jour du Jugement dernier. Entre les collines et le fleuve, sur la rive qui appartenait au Wisconsin, s'étendait la vallée aux blés d'or, que tachetait çà et là une ferme ou une chaumière. C'était en vérité un admirable panorama dans chacun de ses détails, comme dans son ensemble si varié et si pittoresque.

« Quelle est donc cette rivière ? » demanda Clarence.

— Quoi ! Tu n'en sais rien. Il me semblait, d'après la façon dont tu parlais, que tu connaissais toutes choses, c'est le Wisconsin.

— Vraiment ! Mais c'est là qu'est venu le Père Marquette. Pense un peu à cela, Abe, c'est en descendant cette rivière que Marquette a découvert le cours supérieur du Mississipi. Il a dû passer au pied de cette colline sur laquelle nous sommes.

— J'ai rôdé autour de ce fleuve toute ma vie, et je n'ai jamais entendu parler de Marquette. Qui était-ce donc ?

— C'était un prêtre.

— Un catholique ?

— Oui, et un Jésuite !

— Je hais ces sales catholiques, » grogna Abe, crachant à terre avec mépris.

Arrêtez-vous, aimable lecteur, devant la religion d'Abe. Il haïssait les catholiques avec la conscience de faire ainsi un acte pie. Il appartenait, nous l'avouons avec tristesse, à la vaste église qui recrute ses fidèles parmi les bas fonds de la société américaine ; la grande Église des Illettrés.

« Je ne suis pas catholique moi-même, dit Clarence avec une gravité qui ne lui était pas accoutumée, et je ne crois pas que les catholiques sont gens superstitieux et arriérés ; mais je ne les hais pas. Quiconque a un peu lu ne saurait ignorer qu'il y a eu parmi les catholiques des hommes et des femmes merveilleux. Une Église qui existe et s'est maintenue vivante depuis dix-neuf siècles ne doit pas être tournée en dérision.

— Tournée en dérision ! À quoi bon ? Qu'est-ce que cela ferait ? On devrait plutôt l'anéantir.

— Mon fils, dit Clarence en taquinant son menton d'un air paternel, je commence à désespérer de toi. Il y a un instant, tu t'en souviens, j'ai dit que tu étais un être prosaïque. Eh bien, tu es pire que cela. Tu es un pessimiste. »

À ces mots Abe déversa sa colère en un torrent d'injures. En pareille matière, il était doué d'une facilité d'élocution merveilleuse.

## TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I OÙ L'ON VOIT CLARENCE ESMOND SE REMETTRE ENTRE LES MAINS DE LA DÉESSE DES AVENTURES ET OÙ CETTE DIVINITÉ LE CONFIE À LA GARDE D'UN GARÇON BOUCHER. ....	3
CHAPITRE II OÙ LE STEAMER ST-PAUL ET UN VAGABOND VIENNENT EN AIDE À LA DÉESSE AUX BEAUX YEUX. ....	8
CHAPITRE III OÙ CLARENCE ET SON COMPAGNON, LE GARÇON BOUCHER, DISCUTENT, CHACUN SUIVANT SES LUMIÈRES PERSONNELLES SUR LA POÉSIE ET SUR D'AUTRES SUJETS ÉGALEMENT DIGNES D'INTÉRÊT ET OÙ TOUT FINIT PAR UN BAIN QUI NE FUT JAMAIS PRIS ET LE CHANT, POUR LA DERNIÈRE FOIS, DE <i>TA-RA-RA-BOOM-DE-AY</i> . ....	15
CHAPITRE IV OÙ CLARENCE ESMOND, SEUL ET ABANDONNÉ, S'ESSAIE À PRIER ; ET OÙ SES PARENTS DIFFÈRENT LEUR VOYAGE À LA CÔTE. ....	25
CHAPITRE V OÙ BEN, LE BOHÉMIEN, S'ASSOCIE À LA DÉESSE DES GRANDES AVENTURES POUR RÉALISER SA VOLONTÉ SUR MAÎTRE CLARENCE ESMOND ET OÙ CE JEUNE GENTLEMAN SE RÉVEILLE EN CAPTIVITÉ. ....	33
CHAPITRE VI OÙ CLARENCE RENCONTRE DORA, APPREND BEAUCOUP DE CHOSES DE SA COMPAGNE TZIGANE, COMBAT EZRA ET S'ENDORT AU SON DE LA MUSIQUE. ....	40
CHAPITRE VII OÙ L'ÉTRANGE HISTOIRE DE DORA, UNE AUTRE VICTIME DE LA DÉESSE DES AVENTURES, EST RACONTÉE À CLARENCE. ....	53
CHAPITRE VIII OÙ CLARENCE COMMENCE SA VIE DE BOHÉMIEN ET DEVIENT DISCIPLE DE DORA. ....	61
CHAPITRE IX OÙ CLARENCE APPREND À CONNAÎTRE UNE STATUETTE APPELÉE À JOUER UN RÔLE IMPORTANT DANS CETTE TRÈS VÉRIDIQUE HISTOIRE ET REMBOURSE PETE, LE BOHÉMIEN, AVEC INTÉRÊTS COMPOSÉS. .	64
CHAPITRE X OÙ CLARENCE PREND PART À UN CONCOURS DE NATATION ET À LA CONSTERNATION DE DORA, DISPARAÎT DANS LES EAUX DU MISSISSIPI. ....	72
CHAPITRE XI OÙ JOHN RICLER DE CAMPION COLLÈGE S'EN VA AUDACIEUSEMENT SE Baigner SEUL, DÉCOUVRE UN COMPAGNON INATTENDU ET RAMÈNE À CAMPION COLLÈGE LE PLUS ÉTRANGE VISITEUR QUI EÛT JAMAIS FRANCHI LE SEUIL DE CET ÉTABLISSEMENT. ....	77
CHAPITRE XII OÙ CLARENCE NE LAISSE SUBSISTER AUCUN DOUTE DANS L'ESPRIT DU LECTEUR SUR SES CAPACITÉS GASTRONOMIQUES, ET OÙ LE RÉVÉREND PÈRE RECTEUR APPREND DES NOUVELLES DÉSASTREUSES. ....	82
CHAPITRE XIII OÙ CLARENCE, DEvenu L'HÔTE DE CAMPION COLLÈGE, S'EFFORCE EN VAIN DE FLÉCHIR L'IMPLACABLE DÉESSE DES GRANDES AVENTURES. ....	85

CHAPITRE XIV OÙ CLARENCE RACONTE SON HISTOIRE ET OBTIENT DU RÉVÉREND PÈRE RECTEUR QU'IL L'AIDE À SE DÉBARRASSER DE L'IMPORTUNE DÉESSE. ....	89
CHAPITRE XV OÙ CLARENCE DEVIENT UN ADMIRATEUR FERVENT DE CAMPION COLLÈGE ET FAIT LA CONNAISSANCE D'UN JEUNE HOMME TRÈS REMARQUABLE, COMME LA SUITE DE L'HISTOIRE L'APPRENDRA. ....	100
CHAPITRE XVI OÙ LA DÉESSE DES AVENTURES FAIT SA RÉAPPARITION AVEC UN PLEIN SUCCÈS. ....	103
CHAPITRE XVII OÙ UNE SURPRISE EN SUIV UNE AUTRE DE SI PRÈS QUE CLARENCE ESMOND ET JOHN RICLER EN PERDENT LA PAROLE ET OÙ WILL BENTON FRAPPE UN COUP QUI VIVRA À JAMAIS DANS LES FASTES DE CAMPION COLLÈGE. ....	110
CHAPITRE XVIII OÙ UN JOYEUX RETOUR, UN TRISTE DEVOIR ET UN PIQUE-NIQUE SONT SUIVIS D'UNE HEUREUSE SURPRISE. ....	118
CHAPITRE XIX OÙ JOHN RICLER LAISSE INACHEVÉ SON GRAND DISCOURS ET OÙ CLARENCE EST SÉRIEUSEMENT EFFRAYÉ. ....	126
CHAPITRE XX OÙ UNE JOYEUSE RÉUNION SUCCÈDE À LA PREMIÈRE ET OÙ CLARENCE REMET UNE LETTRE IMPORTANTE AU RECTEUR DE CAMPION COLLÈGE. ....	131
CHAPITRE XXI OÙ TOUT LE MONDE EST HEUREUX ET OÙ WILL BENTON JUSTIFIE LE TITRE DE CE ROMAN DU MISSISSIPI. ....	139